

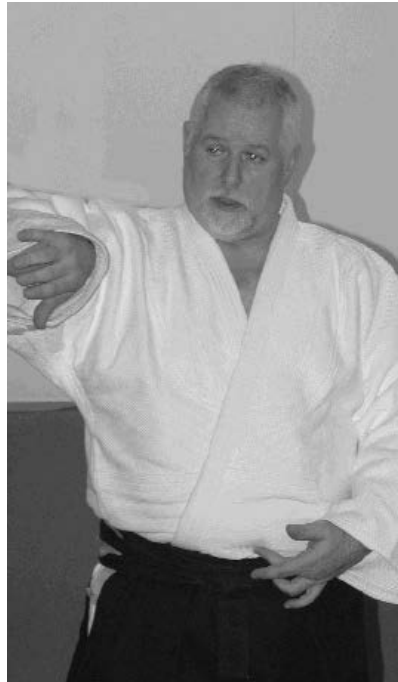
Le point de vue d'André Cognard

En aikido, on parle beaucoup de l'énergie, voire des énergies (cf Cauhépé), et pas seulement dans un sens spirituel. Ce qui semblerait faire tomber cet art sous le coup de la thermodynamique, entre autres de la deuxième loi. A regarder l'évolution institutionnelle de l'art, on serait tenté d'y voir un exemple classique d'entropie. Alors ?

Tout d'abord, je dois avouer ne pas connaître le texte de Jean-Daniel Cauhépé auquel il est fait allusion. Mais il me semble impératif de tenter une définition d'énergie dans le cadre paradigmatique qui est le notre. Ce sera le sujet d'une partie de mon écrit. En outre, je ne suis pas sûr que tous les lecteurs soient familiers de la deuxième loi de la thermodynamique qui est précisément le maximum d'entropie. Je vous livre tout d'abord une définition d'entropie extraite d'une source très conventionnelle, le petit Robert : entropie, du grec entropia retour en arrière, en thermodynamique, fonction définissant l'état de désordre d'un système, croissante lorsque celui-ci évolue vers un autre état de désordre accru. L'entropie augmente lors d'une transformation irréversible.

Pour proposer au lecteur une définition plus scientifique, étant très conscient de mes lacunes en la matière, j'ai sollicité un des mes élèves, Florent Balacheff, enseignant chercheur à l'université de Genève. Je vous livre sa réponse :

Étant donné un système, le second principe de la thermodynamique postule l'existence d'une fonction d'état additive S appelée entropie vérifiant l'équation $dS = dQ/T + s$ où Q désigne la chaleur reçue par le système, T sa température et s un facteur d'irréversibilité soit positif, soit nul. L'apparition de ce second principe est dû à S. Carnot et est justifié par l'observation suivante : certaines transformations conformes au premier principe de la thermodynamique ne sont en



pratique jamais observées. Par exemple, les transferts de chaleurs entre deux sources à des températures différentes s'effectuent toujours de la source la plus chaude vers la source la plus froide. Pourtant, le premier principe ne permet pas à lui seul de le déduire, ce qui signifie que sans ce second principe, extraire de la chaleur de la source la plus froide pour augmenter la température de la source la plus chaude serait thermodynamiquement possible.

Le phénomène d'irréversibilité est codé dans l'équation ci-dessus par la quantité s et se traduit par la propriété suivante : l'entropie d'un système isolé (donc n'échangeant pas de chaleur avec l'extérieur) ne peut qu'augmenter. Cette augmentation a lieu lorsque l'état interne du système n'est pas homogène (par exemple, la mise en présence de deux gaz à des températures différentes dans une même enceinte).

Du point de vue de la physique statistique, il existe une corrélation entre cette entropie d'un système isolé et la probabilité thermodynamique W d'un état macroscopique (à savoir le nombre des états microscopiques de ce système correspondant à cet état macroscopique). De

manière heuristique, si l'on considère deux tiroirs où se trouvent respectivement 1 et 3 paires de chaussettes, la probabilité thermodynamique de cet état est 4 (il faut choisir quelle paire de chaussettes sera isolée des autres). Si maintenant, nous choisissons de répartir deux paires de chaussettes dans chaque tiroir, la probabilité monte à 6. D'après le second principe, tout système se trouvant dans le premier état évoluera spontanément vers le second, et maximisera ainsi son entropie.

Je dois dire en préambule que ma conception de l'énergie inclut obligatoirement l'existence d'un système conscient et sa primauté, ce qui pourrait me placer d'emblée hors de la seule physique et par conséquent hors de la seule thermodynamique, même si l'objet de la physique quantique est la prise en considération de l'observateur comme un élément du système. En fait, je suis convaincu par l'expérience de la pratique de l'aïkido que l'énergie de toute nature n'existe que dans l'intersection de cadres de référence spatio-temporels, ladite intersection se produisant dans une conscience qu'elle fait émerger. Cette conscience émerge parce qu'elle n'est pas encore consciente d'être le cadre de référence du système. Ainsi, quand je dis primauté, je veux bien dire que c'est elle qui crée, par son interaction avec le monde, les autres éléments du système et qu'elle les crée en elle. La conscience peut s'ignorer telle et avoir une position matricielle. Mon point de vue peut donc être considéré comme métaphysique au sens étymologique du mot. En effet, cette idée implique que l'existence physique soit une interaction qui ne peut avoir lieu si les cadres spatiotemporels dans lesquels elle se produit ne sont pas a priori des systèmes conscients. Je n'en veux pour preuve philosophique que le fait que le temps objective de l'espace et inversement et que c'est cette objectivation réciproque qui fonde le monde phénomé-

nal. J'ai aussi une approche du désordre qui me vient de l'aikido et qui a pour fondement cette idée : Est considéré comme chaos tout système dont l'organisation est trop complexe pour être intégrée par l'outil conscientiel qui s'y confronte. Ce qui signifie que l'idée d'accroissement du désordre n'est acceptable que dans la mesure ou une organisation, autant dire un certain ordre, est perçue et donc, que ses modifications sont perceptibles. On ne modifie pas de l'inconnu si ce n'est pas la prise de conscience. Un chaos modifié en chaos, cela n'est recevable qu'au travers de la conception que je viens d'exposer. La conscience qui se confronte au système, bien qu'elle le perçoive comme chaotique, se sent modifiée par son interaction avec ledit système et en conclut à une évolution de celui-ci, d'un inconnu vers un autre inconnu. Pour cela, il faut que cette conscience puisse se percevoir elle-même dans sa complexité, qu'elle adopte une posture dialectique et un point de vue systémique. Cela signifie que ladite conscience a conscience d'être un élément du système qu'elle observe. Pour passer de l'observation d'un désordre qui évolue à l'observation d'un système organisé, il faut que la conscience qui observe évolue avec son observation jusqu'à devenir elle-même le système. Elle est ce qu'elle contient et elle est forcée de percevoir comme désordre ce qui échappe à sa contention. L'utilisation du concept de désordre est une manière qu'elle a de dénier son échec à contenir et de maîtriser ses frontières dans le cadre de sa confrontation à l'objet qu'elle ne peut encore intégrer. Florent Balacheff souligne dans un courrier que nous avons échangé à propos de l'entropie que la définition du Petit Robert semble manquer de justesse, puisqu'elle induit l'idée que l'entropie code le désordre et qu'il faut éviter les situations où cette entropie augmenterait. Il ajoute qu'en fait nous pourrions tout aussi bien remplacer dans la définition du Petit Robert le mot désordre par le mot ordre. Il propose un exemple, je cite : « Supposons que nous déposions à la surface d'un verre d'eau une goutte d'encre. Au début l'encre est concentrée en un point. Durant l'évolution du système, l'encre va se diffuser dans tout le verre de sorte qu'à côté de chaque molécule d'eau sera présente une molécule d'encre. L'évolution de ce système est traduite en terme de thermodynamique par l'augmentation de l'entropie, mais il n'est

pas clairement établi que l'on évolue vers une situation plus désordonnée ou plus ordonnée. Je pense que la bonne notion pour l'entropie est celle de complexité. » Fin de citation. Cela me semble très clair.

Pour progresser dans mon argument, je vais prendre quelques exemples simples. Si l'on rassemblait en un tas aléatoire toutes les pierres de la cathédrale de Chartres, la masse, le poids, l'aspect de chaque pierre resteraient les mêmes. Rien de la matière considérée ne serait intrinsèquement changé. La cathédrale serait matériellement là mais n'existerait pas. Tant que quelqu'un ne pourrait discerner son existence dans le chaos que constitue l'amas de pierres, leurs positions dans l'espace général, leurs positions respectives ne pourraient changer. Si quelqu'un discernait la présence de la cathédrale dans ce chaos lapidaire, s'il était animé par la foi des bâtisseurs d'église, il la reconstruirait. C'est parce que le sens de cette organisation émergente n'était pas perçu que des pierres des plus grandes réalisations architecturales du monde antique ont été prélevées à d'autres époques pour bâtir des étables. Ceci étant dit, si au lieu d'un amas de pierre, la cathédrale de Chartres était dispersée en une infinité de lieux, quelles seraient les chances qu'un croyant bâtisseur la reconnaisse et la reconstruise. Pourtant, c'est bien ce qui s'est produit lors de son édification. Tout préexiste dans une conscience. Ordre ou désordre sont des points de vue et l'évolution vers l'un ou vers l'autre dépend du positionnement de la conscience par rapport au système qu'elle observe. Quand elle l'observe de l'extérieur, elle nomme ordre ce qui fut et désordre ce vers quoi le système évolue. Quand elle l'observe de l'intérieur, c'est-à-dire quand elle s'observe comme contenant le système, elle nomme ordre ce vers quoi le système évolue et désordre ce qu'il fut. Externe, elle se voit comme l'observateur du système alors qu'elle n'en est qu'un élément qui s'ignore comme tel. Interne, elle se voit comme un élément alors que précisément, c'est là qu'elle le contient comme son objet. La seule position qui règle ce problème, c'est une position dialectique qui englobe les deux points de vue. Le rapport entre ordre et désordre obéit à la loi universelle de la complexité et comme la spatiotemporalité, archétype de toute les relations, c'est leur objectivation réciproque dans une conscien-

ce qui s'ignore qui les fait exister, et c'est le fait qu'une conscience projette sa division en eux qui les sépare et permet la complexité. Et la complexité répond au fait qu'ils doivent être distincts pour exister dans nos consciences et indissociables pour être.

Si le sculpteur ne voit pas son œuvre dans le bloc de marbre, il ne peut la séparer du tout pour la faire apparaître, si le peintre ne perçoit pas les contours de son œuvre dans l'espace vide, il ne peut peindre. De même, l'aikidoka qui ne voit pas qu'il est entouré de techniques qu'il faut saisir quand elles passent à sa portée ne pratique pas. La gestuelle de l'aikido n'est ni le produit du mental et d'une volonté d'appliquer des idées techniques, des images d'actions et encore moins le produit de réflexes acquis par la répétition mécanisée. Il est le résultat d'un discernement par la conscience profonde de l'aikidoka de l'existence d'un geste signifiant dans une spatiotemporalité née de ladite conscience, elle-même architecte d'un système qui l'inclut. J'entrerais dans les détails plus avant en prenant l'exemple des kaeshi waza, de la possibilité qu'ils démontrent que l'aikido est bien une entropie, dès lors que l'on a réglé la question du point oméga au sens de Teilhard de Chardin. Car, la question de l'émergence introduit de fait celle de l'identité qui vient combattre le risque d'évolution chaotique. Or, j'ai eu largement l'occasion de le dire, ne serait-ce que dans le dernier numéro d'aikidojournal, le fondement identitaire est très clairement dans l'éthique. J'anticipe donc sur mon argumentaire et ma conclusion en disant déjà que O Sensei nous a légué un art dont la complexité est telle que ceux qui ne peuvent pas avoir une position dialectique et intérieurement contradictoire, sont condamnés à le faire régresser à des techniques archaïques ou à le voir comme une utopie. La contradiction qu'a soutenue O Sensei en instituant un art martial non violent est une véritable injonction faite à nos consciences d'intégrer cette idée fondamentale. La compassion et l'objectivité martiale sont compatibles et naissent conjointement dans une conscience dialectique qui traite la contradiction de manière éthique. L'aikido est une systémique et une sémiotique, et sa dimension sémiologique est la clef de l'intégration de la violence qui ne peut avoir lieu sans la répétition du rituel que constituent la pratique et la symbolisation qui en découlent.

On ne peut ignorer une de ces dimensions. L'aikido est systémique à la fois par les interactions entre uke et shite et celles qui préexistent entre les techniques elles-mêmes. Ikkyo produit nikyo qui produit sankyo etc. dans un espace repéré et signifiant. Faire irimi, c'est potentiellement subir ikkyo et faire soto kaiten nage, c'est subir kote gaeshi, et ainsi de toutes les techniques. L'aikido est un véritable champ sémiotique polysensoriel. Les interactions techniques et psychologiques se fondent sur un accroissement sensoriel et perceptif et développent une esthésie qui crée elle-même des repères susceptibles d'organiser les relations en une esthétique signifiante. Il s'agit bien d'un développement de la conscience dans le champ psychosomatique en particulier, le toucher proprioceptif et la sensibilité psychique. Il est donc en ce sens sémiologique, et c'est cette fonction qui lui donne sa raison d'être car c'est son application consciente qui lui permet de remplir sa fonction symboligène. Il s'agit bien d'intégrer notre violence, c'est-à-dire d'importer celle-ci des inconscients collectifs dans l'inconscient individuel pour pouvoir la traiter. Mais ce traitement implique l'existence d'un paradigme organisant des désordres en systèmes, grâce auxquels les risques de chaos sont maîtrisés. Et ce sont les identités perçues et perceptibles qui sont garantes du système. Elles constituent une mémoire de ce qu'il fut et de ce qu'il a été, créant un frein à son évolution en démontrant que cette dernière implique qu'il devienne altérité pour lui-même et c'est la dispersion de cette mémoire qui permet que le système garde son caractère contradictoire en même temps que son intégrité. Il perdure en tant que ce qu'il a été et évolue conjointement en autre sans devenir son autre. Pour revenir à ma cathédrale de Chartres, si l'on manquait du visionnaire mais que l'on trouve les plans faits par l'architecte, l'on pourrait la reconstruire à condition qu'il existe en ce

monde un désir de ce qu'elle soit, et en ce cas, qu'importe où se trouveraient les pierres qui l'auraient composée initialement. L'identité est garante du système car, par la résistance qu'elle oppose au changement, elle permet celui-ci. De l'évolution du système découle inexorablement un changement de ce qui le compose et de ce qui l'observe, et inversement. L'histoire de ces changements est le signe de l'énergie et de ce qu'elle est mouvement. Mais avant de plonger le lecteur dans de trop grands émois, je me vois donc contraint à une tentative de définition de l'énergie, et pour cela, obligé de faire un peu de phénoménologie.

Que ce soit le point de vue de l'astrophysique et la théorie du big bang, que ce soit un point de vue philosophique occidental ou bien l'excellente leçon de phénoménologie que nous donne le sutra Hannya shingyo, la thématique principale est celle de la division d'une totalité en deux composantes, énergie et matière ou essence et phénomène. Cette division dont on ne définit jamais le moteur n'est concevable que si une conscience l'observe. En effet, si ce n'est objectivé nulle part, quelle différence cela ferait-il qu'une totalité qui contient apodictiquement toutes les potentialités se phénoménalise ou non. Cette différence ne peut se produire que dans la conscience qui naît de ce changement. Cette action du monde fait émerger un avant et un après, soit du temps quantifiable, et l'espace qui naît forcément de cette division. En effet, comment concevoir une séparation qui s'exprime hors espace temps. Il en résulte que big bang ou non, commencement du monde ou non, notre perception de la différence entre quelques objets que ce soit nous impose d'accepter l'existence d'une spatiotemporalité. Quelle différence entre le Ku originel du sutra bouddhiste, vide contenant tous les potentiels, essence de la totalité, et l'énergie Ki ? Ku est immanent, Ki est émergent. Ku est immobile, Ki est en mouvement. Le signe de cette transformation de l'essence en elle-même, c'est la forme. D'où, dans le Hannya Shingyo, essence égale phénomène, phénomène égale essence. Aucune forme n'existe sans énergie.

Ainsi donc, pour revenir à ma définition de l'énergie, je puis dire que Ku en mouvement prend la « couleur » du phénomène par lequel elle se manifeste. Quand l'énergie est saisie dans la terre, elle est tellurique et vibratoire ; quand elle est saisie dans le corps, elle est pulsionnelle ; quand elle est saisie dans la conscience humaine, elle est psychique ; quand elle est dans la cathédrale de Chartres, elle est à la fois l'architecture et le désir. J'entends l'objection qui voudrait que le déterminisme phénoménologique soit une émergence directe de la division initiale et par conséquent, qu'il suffise à exprimer la totalité, c'est-à-dire la totalité et la partie. Ce ne serait pas tenir compte de ce que le monde est en mouvement vers une complexification et que cela instruit une histoire de cette transformation. Nous voyons donc que toute conscience est une mémoire et qu'aucun phénomène, aucun objet, tant au sens physique qu'au sens philosophique, ne peut exister sans être soi-même conscience ou sans appartenir à une conscience. Quand il est soi-même conscience, c'est une entité. Quand il est objet de conscience, c'est une relation. Le changement apparent qu'opère l'énergie quand elle traverse et anime une entité phénoménalisée est l'expression de l'existence, c'est-à-dire identité-relation. La dialectique fondamentale dont l'aikido s'est fait le champion, identité altérité, est, a priori, une dialectique entre l'unité et elle-même. Il est nécessaire d'être en relation avec son autre pour se percevoir. L'empathie compassionnelle est objectivement le seul moyen d'accès à la dimension spirituelle. L'identité spirituelle à laquelle nous convie do, la voie, implique d'être autre que soit tout en restant soit. Ainsi donc la démarche spirituelle consiste à inverser le processus de séparation initial pour produire le même effet, unité division. L'aikidoka qui veut approfondir sa technique et mettre en œuvre l'énergie Ki au sens auquel l'entendait le fondateur, doit dans un geste donné produire des différences. Ce sont en particulier les inégalités spatio-temporelles qui produisent de l'énergie. Tous comprendront à travers ce simple exemple : si vous devez projeter un partenaire alors qu'il est immobile, vous devrez employer plus de votre énergie que si celui-ci est en mouvement, en particulier s'il vient vers vous quand vous allez vers lui. C'est ce que Kobayashi Sensei nommait sore

H. Kobayashi Sensei et André Cognard



chigai. Si vous modifiez par un déplacement d'aspiration au moment opportun le rythme de l'attaque, vous obtenez encore plus d'énergie. Pour comprendre une technique d'aikido, il faut la voir dans trois espaces-temps différents à la fois. Sommairement, l'espace de l'interaction, l'espace environnant celle-ci, c'est-à-dire celui que le regard peut atteindre, et l'espace péricorporel de shite. De même pour le temps, le temps initial de l'action d'attaque, le temps de l'interaction, et le temps de la conscience de shite englobant ces deux-là. Il serait fastidieux d'expliquer plus dans un tel contexte et plus simple de le démontrer. L'énergie est donc produite par la complexification de l'interaction, mais cette complexification n'est possible que si les deux actions de uke et shite s'unissent dans une co-création, ce qui implique que shite soit capable de divisions internes. Pour cela, il doit faire taire sa conscience psychique et la nécessité de se représenter dans l'action, le psychisme n'ayant d'autre mode que l'univocité, et laisser agir son corps. Pour que l'action du corps aboutisse à un geste organisé plutôt qu'aux réflexes défensifs instinctuels ou à la sidération, il est nécessaire qu'un entraînement sérieux à combattre ces réflexes ait eu lieu. C'est précisément sur ce combat contre l'instinctuel que Kobayashi Sensei basait ses cours en répétant constamment " ne mettez jamais de force au contact ", contact étant entendu tant comme le lieu où se touchent les corps que le temps dans lequel cela se produit. Il soulignait la réactivité défensive extrême quand on touche aux frontières interpersonnelles. Le premier pas de shite dans la complexité nécessite donc de contrôler l'immédiateté de l'instinctuel et de différer le temps de l'action. La deuxième condition est que l'instruction du corps ait été fondée sur une gestuelle qui exprime l'éthique, en particulier, le fait que l'aikidoka ne s'autorise jamais d'agression en retour, qu'il n'existe aucune légitime défense. A ce propos, Kobayashi Sensei insistait sur le fait qu'il ne fallait jamais défendre. En outre, shite n'est capable de divisions internes que si le risque de morcellement est contrôlé. Or, il ne peut l'être que dans un être dont l'action est fondée sur la centralité. C'est-à-dire que l'état d'esprit que le zen exprime par mushotoku n'est accessible qu'à un pratiquant ayant conscience du seika tandem. En effet, c'est ce critère qui permet de remplir une condition absolue, que le changement se produit dans la part de soi abandonnée dans l'autre que constitue pour chacun des protagonistes la relation entre eux. Dans ce cadre-là, la relation des aikidoka produit de l'énergie en même temps que la complexité gestuelle et conscientielle. Et une des caractéristiques de la complexité comme de l'harmonie, c'est que l'action, le geste ou le système soient produits par des sujets différents mais aussi par des non sujets. Vous pouvez comprendre au travers de cet exemple qui concerne chacun d'entre nous. Vous êtes issus de deux parents, donc de deux familles. Vous êtes le descendant des deux et vous exprimez donc la continuité des deux et la seule manière d'y parvenir, c'est-à-dire de rester loyal aux deux familles, c'est d'être vous-mêmes, c'est-à-dire différents de tout. Ainsi, le moyen de vivre dans le lien, c'est d'être lié et délié.

L'aikido est une participation volontaire à la création du monde. Je dis volontaire car étant tous objets de la nature, nous participons déjà involontairement, souvent inconsciemment, au programme de complexification du monde. Il y a dans les oppositions que nous pouvons avoir entre nous une ignorance du fait que nous appartenons au même monde et qu'aucun ne peut blesser un autre sans blesser tous les autres et soi-même. L'opposition entre les hommes est une

forme de néguentropie dans laquelle l'énergie est détruite.

L'exemple le plus probant de création d'énergie se trouve dans le kaeshi waza. Kobayashi Sensei a développé une vision de ce principe fondée sur une idée majeure. On ne fait pas kaeshi parce que l'autre a mal exécuté sa technique, on ne lutte pas pour imposer son point de vue ou pour contrôler la relation, on apporte sa conscience et sa connaissance de la complexité à l'interaction en cours. Il répétait constamment uke soku seme seme soku uke et insistait sur le fait que l'on est uke et seme en même temps. Chacun est dans l'identité et l'altérité, dans l'unité et la division comme tout est essence et phénomène, matière et énergie, ce qui m'a conduit à écrire bien souvent que l'unité, c'est la conscience de la division. Nous sommes à chaque instant dans l'unification et la séparation, et le big bang est en train de se produire. Nous souffrons d'une seule chose, de séparations qui ne se faisant pas, empêchent la réunification du monde ou de nos consciences. Quand shite applique une technique, les possibilités de kaeshi sont infinies, mais, chacune implique des conditions spatiotemporelles précises et donc une conscience pour l'objectiver. Cette conscience existe parce que shite est capable de voir le système dans toute sa complexité, en particulier, il a connaissance des interactions existant a priori entre les techniques et donc de la valeur sémiotique et sémiologique donc énergétique des points composant les espaces temps de l'interaction. Shite doit être conscient des freins à l'action et de ce qu'ils sont avant tout enracinés dans les inconscients collectifs auxquels uke est inconsciemment relié. C'est-à-dire que c'est dans ces inconscients qu'il faut vaincre les résistances et pour cela, il convient d'y instaurer une organisation. Cette organisation doit être exprimée pour être et c'est l'espace qui en est le promoteur. En effet, shite doit voir le point oméga à partir duquel s'organise le big bang d'aikido, c'est-à-dire un centre pour la totalité des actions futures des protagonistes. Il s'agit bien de donner un centre à un espace qui inclut tous les espaces de l'interaction et toutes les conceptions communes ou opposées des acteurs. Il s'agit aussi de déterminer un instant pour cette création, forcément antérieur à l'apparition affective de l'attaque. C'est pourquoi la question du katsu Hayabi est une question centrale en aikido car elle définit toute la pratique.

Ajoutons à cela que dès lors qu'il y a intercorporalité, il y a interculturalité. L'opposition des cultures engendre toujours des résistances puisqu'elle fragilise les identités. La seule organisation susceptible de ne pas développer de résistance est celle du plus grand

Dojo Kobayashi Hirokazu Bourg Argental



Compte rendu stage de iaido et jodo, Caissargues, 14 et 15/01/2006

cadre de référence, celui qui inclut tous les autres, l'univers. Harmonie, circularité, identité altérité, liens et divisions, c'est-à-dire interdépendance, impermanence, non noumène.. Voilà la clef, dans les défenses de l'identité réside une conception du monde fondée sur l'unicité qui va à l'encontre de ce principe fondamental du non noumène. Rien n'existe en propre, et défendre une partie, même s'il s'agit de soi, va à l'encontre du tout auquel ce soi appartient, et ne pas la défendre va à l'encontre de la pérennité du tout et d'une obligation de loyauté à soi-même garante de la cohésion du monde. La réponse à cette quadrature du cercle se trouve dans l'éthique de l'aikido qui se préserve dans l'attaque mais qui préserve aussi son agresseur. C'est pourquoi, l'aikido est certainement un exemple d'entropie. Il n'évolue pas d'un désordre vers un désordre encore plus grand car il exprime l'organisation universelle. Les conditions d'apparition de toute forme sont celles dictées par le principe universel, union et séparation dans un même instant et l'aikido, en tant que pratique et comme institution, obéit à celui-ci. Ceux qui voient dans la multiplication des styles et les divisions internes l'expression d'un chaos se montrent dans une posture scientielle univoque. L'unité de l'aikido existe dès lors que l'on reconnaît à tout pratiquant le droit de concevoir, c'est-à-dire de penser. Dois-je le rappeler ? La pérennité d'une société repose sur le respect de quatre lois, fondatrices de toutes les autres. La différence des sexes, fondement de la perception de toutes les différences, la différence des générations fondant le temps dans les consciences, l'interdiction de l'inceste, c'est-à-dire l'interdiction de l'accumulation du même, l'interdiction du meurtre, c'est-à-dire l'interdiction du déni de l'altérité. Chacune de ces lois réaffirme la différence comme la valeur permettant de préserver et de promouvoir la vie. O Sensei nous montre la voie en nous proposant de participer à l'harmonie universelle et la condition pour cela, c'est de comprendre et d'accepter la complexification. L'aikido s'exprime par une tension juste entre la pulsion d'expansion vers l'infini chaotique et la pulsion de régression vers l'unité primordiale. C'est dans l'équilibre de ces forces antagonistes que se maintient l'existence. Notre fondateur l'a clairement signifié en disant : « Le conflit est créateur ». ■

Rencontrer Robert Rodriguez c'est un peu rencontrer l'évidence au détour d'un chemin.

Une évidence humaine, car son sourire est là pour convaincre même ceux qui doutent.

Une évidence technique, celle d'un budo vivant et riche de promesses en ce début de XXI^{ème} siècle

Lors du stage de Caissargues dans la région Nîmoise, les 14 et 15 janvier 2006, deux aspects de la même voie du budo ont été abordés : iaido et jodo.

L'un et l'autre partagent cette même vibration.

Celle du passé : mort ou vivant

Celle du présent : adversaire ou partenaire

Celle du futur : transmettre et partager

Le sabre ou le jo à la main, nombreux sont ceux et celles qui sont repartis vers leurs dojos convaincus d'une nouvelle direction de recherche, passionnante :

Celle de l'évidence.

Seiha

www.seiha.net



*Une évidence technique,
celle d'un budo vivant
et riche de promesses
en ce début de XXI^{ème}
siècle*

